

**CRITIQUE, opéra. MARSEILLE,
opéra municipal (du 26
septembre au 3 octobre 2024).
BELLINI : Norma. K. Deshayes,
E. Scala, S. Jicia, P.
Bolleire... Anne Delbée /
Michele Spotti.**

Ouvrir la nouvelle saison 24/25 de l'Opéra de
Marseille avec *Norma* de Vincenzo Bellini est une
excellente idée qu'a eu Maurice Xiberras. Salle
comble, public subjugué, succès total. Une sainte
trilogie que tout directeur de théâtre rêve pour
la salle dont il a la charge. Et il en faut du
courage pour monter *Norma*, et trouver deux
cantatrices capables de faire honneur à la fois au
rôle-titre et à celui d'Adalgise.



Crédit photo © Christian Dresse

Après son nombreux triomphes *in loco* dans le répertoire belcantiste (*Semiramide*, *Armide* etc.), **Karine Deshayes** ne fait qu'une bouchée de ce rôle de rêve, immortalisé notamment par la Callas. Nous nous délectons à nouveau de la douceur de son timbre, de la délicatesse de ses phrasés, de la longueur de son souffle, autant de qualités qu'appelle le rôle. La rondeur du timbre donne beaucoup de lumière dans le duo final, lorsque la bonté et le sacrifice de Norma trouvent des accents sublimes. Norma, la déesse céleste, trouve dans l'incarnation de La Deshayes une beauté douce et lumineuse, d'une grande émotion, mais parvient également à incarner son personnage dans toutes ses dimensions, c'est à dire dans sa cruauté et sa violence, et aussi sa grande noblesse quand les passages chantés l'exigent. Grande tragédienne, son art scénique est également tout à fait convainquant : sa Norma sait inspirer la terreur, l'amour ou la pitié. **Karine Deshayes** est une grande Norma, sachant révéler toutes les facettes vocales et scéniques de ce personnage inoubliable.

Grande chanteuse belcantiste aussi, **Salomé Jicia** prête à Adalgisa une voix d'une beauté à couper le souffle sur toute la tessiture, avec des phrasés belcantistes d'une infinie délicatesse, et des nuances et couleurs en constante évolution. Le chant de la soprano géorgienne est d'une perfection totale, et son jeu d'une vérité très émouvante. Les duos avec Norma offrent les moments de grâce attendus, notamment dans un "*Mira o Norma*" à faire pleurer les pierres. En Pollione, le ténor sicilien **Enea Scala** – presque chez lui à Marseille où il se produit chaque saison depuis de longues années maintenant – s'impose avec la superbe qu'on lui connaît. La voix puissante est celle du héros attendu et le jeu de l'acteur est assez habile dans le final pour donner de l'épaisseur au Consul, ce qui le rend émouvant. Le timbre est toujours aussi splendide (même si sa "nasalité" rebute certains...), et si le chant paraît souvent plus robuste que toujours subtil, l'effet est totalement réussi. En Oroveso, la basse belge **Patrick Bolleire** fait le "job", véritable druide autoritaire dont le retournement final fait grand effet, tandis que les *comprimari* – **Laurence Janot en Clotilde** et **Marc Larcher** en Flavio – remplissent avec efficacité leur office.

Il faut dire que la direction du directeur musical "maison", le jeune chef italien **Michele Spotti** est absolument remarquable. Il vit cette partition de l'intérieur, et la dirige avec amour. Il en révèle le drame poignant dans des gestes d'une beauté rare, et avec une précision d'orfèvre et une finesse dans le *rubato* tout à fait féline. Il ose des forte terribles et des *pianissimi* lunaires. Dans les duos des dames, il atteint au génie en sachant magnifier le chant sublime des deux divas. Le rêve romantique a repris vie ce soir, et Bellini a été magnifié par la symbiose entre les musiciens, le chef et les solistes. Le **Chœur de l'Opéra de Marseille** est également très présent, avec un chant généreux et engagé.

Enfin, et par bonheur, la tristesse et la « pauvreté » de la

mise en scène – dévolue à **Anne Delbée** – ne sont pas arrivées à gâcher le plaisir des spectateurs. Pourtant quelle indigence scénographique, et surtout quelle ineptie de faire dire un texte « oiseux » (en français) sur la sublime musique de Bellini, avec la voix d'un acteur possédant celle du père Fouras... Pas la moindre poésie dans les décors, du métal froid, des pendillons fragiles, des costumes d'une banalité regrettable. Mais qu'importe également cette scène finale sans grandeur, ces chœurs et ces personnages visibles sans raison – puisque la musique et le chant ont tout rattrapé ce soir...

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, opéra municipal (du 26 septembre au 3 octobre 2024). BELLINI : Norma. K. Deshayes, E. Scala, S. Jicia, P. Bolleire... Anne Delbée / Michele Spotti. Photos © Christian Dresse.

VIDEO : Trailer de « Norma » de Bellini selon Anne Delbée à l'Opéra de Marseille

**CRITIQUE, festival. 4ème
Festival International de**

Musique de BRAGANCE, Théâtre municipal, le 1er octobre 2024. Ana Samuil (soprano), Tatiana Samouil (violon), Matthias Samuil (piano).

La 4ème édition du Festival International de Musique de Bragance a débuté le 1er octobre (et se poursuit jusqu'au 12), dans la ville d'art et d'histoire de Bragance (Bragança en portugais), cité patrimoniale exceptionnelle dans le nord-est du Portugal, tout proche de la frontière espagnole. Sous la direction artistique de Filipe Pinto-Ribeiro, le pianiste portugais a toujours autant à cœur d'associer de superbes lieux historiques à des programmes musicaux de haute qualité. De grands solistes et ensembles instrumentaux vont ainsi s'y succéder (soulignant l'ampleur internationale de l'événement) – comme le violoncelliste Victor Julien-Laferrière (qui viendra également comme chef d'orchestre avec son fameux Orchestre Consuelo), l'Ensemble DSCH Shostakovich, I solisti Veneti dirigé par son chef Giuliano Carella (en clôture du festival, le 12)...



Crédit photo © Andreia Carvalho

Le concert d'ouverture du 1er octobre mettait sous les projecteurs la "sororie" Samuil : Anna au chant, et sa soeur Tatiana au violon... tandis que le mari de la première, Matthias Samuil, était au piano. Les deux femmes ont enregistré ensemble un CD sous le Label Cyprès, en 2021, dans lequel les deux artistes proposaient un programme très varié (allant de Bach à Richard Strauss...), pour orchestre de chambre, soprano et violon. C'est quasi ce même programme qu'elles viennent interpréter, ici à Bragance, à ceci près que c'est le berlinois Matthias Samuil qui les accompagne au piano, en lieu et place de l'Orchestre de Chambre de Wallonie sur l'enregistrement discographique.

La soirée débute par l'air de Susanna "*Deh, vieni non tardar*", extrait des *Noces de Figaro* de Mozart. Ce n'est peut-être pas un choix judicieux (il n'apparaît d'ailleurs pas sur le CD...),

pour la grande voix lyrique de Mme Samuil, et l'air de la Comtesse aurait paru plus adapté, surtout que ce genre de tessiture met toujours du temps à "se chauffer". Le registre grave requis par le bouleversant "*Erbarne dich*" (tiré de la *Passion selon St Matthieu* de Bach) la met ainsi plus en valeur, surtout porté par le violon douloureux de sa sœur et le piano attentif de son mari. Le pianiste reste seul pour les *Lieder* de Richard Strauss qui suivent ("*Allerseele*" Op. 10 No. 8, "*Cäcilie!*" Op. 27 No. 2 et "*Morgen!*" Op. 27 No. 4), dans lesquels la soprano russe fait face au contrôle périlleux du souffle qu'ils exigent. Puis c'est un moment de pause pour la chanteuse, et Matthias et Tatiana délivrent une superbe "*Introduction et Rondo Capriccioso* » de Camille Saint-Saëns, emmenée avec détermination par la soliste, sans partition, et un pianiste en totale osmose.

Nous ne ferons pas toute la liste des oeuvres jouées, mais citons néanmoins l'air de Francesco Cilea, extrait de son opéra *Adriana Lecouvreur* : "*Io son l'umile ancella*", qui convient à la voix d'Anna Samuil. Elle y apporte une technique impeccable, des *pianissimi* enjôleurs, et des *messe di voce* – de même que le sens des tourments et le vague à l'âme requis par cette *aria*. Citons également, parce qu'intéressants – et somme toute assez rares au concert -, les "*Airs bohémiens*" (1878) de Pablo de Sarasate (pour piano et violon), délivrés de manière hautement poétique par la violoniste qui parvient notamment à faire ressortir, sans jamais larmoyer, le caractère expressif de la première partie. Et la soirée se termine par l'air de concert "*Infelice*" op. 94 de Felix Mendelssohn. Dès les premières mesures, Anna Samuil y met beaucoup d'expressivité ; dans le récitatif d'ouverture, qui raconte la douleur de l'abandon, tout le corps de la chanteuse semble trembler de concert, l'artiste vivant ce qu'elle chante avec une intensité de chaque instant. On ressent du bonheur à entendre une cantatrice aussi authentiquement honnête, et on se laisse aller au charme de l'interprétation, jusqu'au questionnement final où, dans les ultimes notes de son "*Queste*

son le speranze et l'ore liete", la chanteuse lance un aigu si déchirant que l'on se sent subitement submergé par une grande émotion. L'espace d'une courte minute, la communion d'une musique, d'un violon, et d'une voix jaillissent dans un moment d'intense grâce artistique. Le public – venu en nombre pour une salle comble – ne s'y trompe pas, et fait une *standing ovation* aux trois artistes, qui les remercie avec avec un *bis* inattendu... le « *Besame mucho* » de la pianiste mexicaine Consuelo Velazquez !

Le Festival International de Musique de Bragance est loin d'être fini, et ce soir 5 octobre (au Théâtre Municipal), c'est le français **Victor Julien-Laferrière** qui se produit dans la cité médiévale portugaise avec son **Orchestre Consuelo** pour une interprétation des *Symphonies N°6 et 8* de Ludwig van Beethoven. Il se produira ensuite, comme violoncelliste, aux côtés de **Filipe Pinto-Ribeiro** (au piano), dans des oeuvres de Beethoven et Chostakovitch, le 8 (à 21h, Eglise Santa Maria). A ne pas manquer non plus, le **concert de clôture du 12 octobre** qui affichera le célèbre ensemble baroque "**I Solisti veneti**", dirigé par **Giuliano Carella**, dans leur répertoire de prédilection... Antonio Vivaldi bien sûr !

CRITIQUE, festival. 4ème Festival International de BRAGANCE, Théâtre municipal, le 1er octobre 2024. Ana Samuil (soprano), Tatiana Samouil (violon), Matthias Samuil (piano). Photos © Andreia Carvalho.

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 24 sept au 6 oct 2024). VERDI : Nabucco. G. Myshketa, Y. Auyanet, J. F. Borrás, N. Courjal... Stefano Poda / Giacomo Sagripanti.

Avant de faire les beaux soirs des Arènes de Vérone l'été prochain, la production de *Nabucco* de Verdi imaginée par l'homme de théâtre et philosophe **Stefano Poda** fait actuellement ceux du **Théâtre du Capitole** (après Lausanne en juin dernier), pour une spectaculaire ouverture de saison. A son habitude, l'italien signe également les décors, les costumes, les lumières et les chorégraphies de ses spectacles, (avec l'aide de son fidèle assistant, Paolo Giani Cei).



Comme il en a désormais l'habitude, la « touche » Poda se reconnaît facilement, avec une production visuellement toujours aussi spectaculaire (à l'instar [de son Faust liégeois en 2019](#)), et toujours aussi esthétique, voire esthétisant, un régal de tous les instants pour les yeux. Une production abstraite et intemporelle aussi, qui joue beaucoup sur les symboles. Le metteur en scène met en exergue, et à l'envi, l'opposition entre Hébreux et Babyloniens, qu'il traduit dans les couleurs des costumes (blancs pour les premiers, rouges pour les seconds) mais aussi des immenses parois à l'intérieur desquelles se joue l'intrigue, les blanches montant dans les cintres pour laisser descendre les rouges. Au début du spectacle, un immense pendule de Foucault va et vient au-dessus de la scène, puis ce sera le tour d'une immense mappemonde de faire son apparition depuis les cintres. On verra également descendre un gigantesque cylindre transparent qui va d'abord encercler les Hébreux, puis Nabucco. Mais l'aspect visuel du spectacle, malgré ses 17 danseurs ici omniprésents et qui accaparent l'action, réduit à la portion congrue la direction d'acteurs des protagonistes. Ainsi, rien ne vient distinguer le Nabucco du début de l'ouvrage, tyran assoiffé de pouvoir et imbu de sa personne, de celui de la seconde partie, fragile et émouvant, au repentir sincère...

Dans le rôle-titre, le baryton albanais **Gëzim Myshketa** rallie tous les suffrages. On admire une fois de plus son prodigieux phrasé, mais aussi le bel éclat du timbre, à l'aise dans les hauteurs de la tessiture, ainsi que la force de conviction de l'interprète qui capte la lumière, immanquablement, et en toute situation. Le redoutable rôle d'Abigaille est confié à la soprano **Yolanda Auyanet** (en double distribution avec Catherine Hunold). On sait dès lors que la *diva* espagnole possède assurément la stature de ce personnage hors-norme, impressionnante furie au regard halluciné. Elle en assume

aussi l'incroyable ambitus, du grave, appuyé très haut, à l'aigu, dardé avec la précision d'un laser, et cependant capable d'impalpables suspensions. La basse française **Nicolas Courjal** incarne un Zaccaria à la technique et au style irréprochables, avec la voix profonde et sonore qu'on lui connaît. La Fenena d'**Elena Sherazadishvili** convainc aisément dans ses quelques interventions (faisant notamment de son air « *Oh, dischiuso è il firmamento* » un des plus beaux moments d'émotion de la soirée), tandis que le ténor niçois **Jean-François Borrás** séduit grandement, grâce à un superbe timbre de jeunesse et une expression toujours nuancée. Rien à redire sur les *comprimari* très bien choisis, à commencer par l'Abdallo d'**Emmanuel Hasler**.

En fosse, le chef italien **Giacomo Sagripanti** ne se contente pas de battre la mesure et d'accuser le profil martial de la partition. Il obtient de la phalange toulousaine (entendue la veille [dans une fastueuse Deuxième Symphonie de Mahler](#) dirigée par Tarmo Peltokoski dans la voisine Halle aux Grains) des couleurs, une dynamique, une souplesse qui donnent un sens au discours verdien. Le chœur, surtout, est chaleureux, nuancé quand il le faut. Moment évidemment très attendu, le sublime « *Va pensiero* » est abordé *pianissimo*, pour ensuite s'envoler tout en gardant un bel élan.

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 24 sept au 6 oct 2024). VERDI : Nabucco. G. Myshketa, Y. Auyanet, J. F. Borrás, N. Courjal... Stefano Poda / Giacomo Sagripanti. Photos © Mirco Magliocca.

VIDEO : Christophe Ghrissi présente « *Nabucco* » de Verdi au Théâtre du Capitole

GRAND-THÉÂTRE de LUXEMBOURG. LONE WOLF (création). Anne Simon / Isaac Bush : 13 > 16 oct 2024.

**Le Grand-Théâtre de Luxembourg présente
au cours de saison 2024 – 2025 plusieurs
temps forts ; ainsi un cycle de pièces et
programmes en création dont les sujets
s'inscrivent dans l'actualité. Chacun
s'adresse en particulier aux adolescents
invités à réfléchir et s'impliquer autour
des thèmes abordés (cycle « focus
adolescence generations »).**

La pièce théâtrale et musicale « **LONE WOLF** » d'Anne Simon (artiste associée) et Isaac Bush prends sa source au cours d'ateliers en milieu scolaire à Luxembourg et à New York. En Gibberish (charabia : vrais mots assemblés qui n'ont aucun sens), le spectacle évoque sans filtre les sujets de la société actuelle ; il analyse au scalpel les dérives qui

fondent nos tragédies contemporaines : revendications sociales, dérives du consumérisme, fusillades dans les écoles, ainsi que la tension entre le comportement aveugle d'un groupe et le besoin de reconnaissance de l'individu... Cynisme, barbarie, violence, manipulation... « À la fois conte de fées absurde, sombrement comique et pièce de théâtre musical et physique axée sur les mécanismes d'exclusion et l'esprit de la meute, **Lone Wolf** explore la part d'imprévisibilité en nous ».

Scène burlesque, absurde, surréaliste aussi, le spectacle cible au plus juste le mouvement de la foule, souvent non raisonnée, pilotée par la seule peur et l'anxiété sourde, aussi dangereuse que contagieuse... Des bruitages (réalisés en direct) se mêlent aux paroles en charabia, un langage propre inspiré de la danse contemporaine, du music-hall et du mime, compose ce poème à la fois cynique et poétique sur nos sociétés malades... Après avoir été créée à New York, la pièce musicale fait escale à Luxembourg pour une tournée européenne courant 2024...

LONE WOLF, création
GRAND THÉÂTRE de LUXEMBOURG,
studio
1h10 sans entracte



Dimanche 13 octobre 2024, 20h
Mardi 15 oct 2024, 20h
Mer 16 oct 2024, 20h

RÉSERVEZ vos places directement sur le site du Grand Théâtre
de LUXEMBOURG :

<https://theatres.lu/fr/lonewolf>

Photo :© Jokes on

Distribution

Idea & concept : Anne Simon, Isaac Bush

Director : Anne Simon

Movement Director : Isaac Bush

Devised by the Ensemble

Participating schools :

Lënster Lycee – International School ; LTML – International School

ENGLISH : Lone Wolf is a vibrant, immersive production, created by Anne Simon and Isaac Bush, which blends music and physical performance and explores themes of exclusion and group mentality through a surreal, darkly comedic lens. Born from workshops with students in Luxembourg and New York City, Lone Wolf delves into the moments and impulses that cause changes – whether constructive or detrimental – in how we interact with our larger community. The movement piece is delivered in a perpetually playful and unmistakably absurd manner, communicated through Gibberish. While looking at how we relate to others in society, the pressure to conform, the desire for individual recognition, and the masks we wear in the pursuit of societal acceptance, it also aims to remind us of the unpredictable nature of youth we all harbour, yet frequently conceal beneath a veneer of maturity.

Introduction

Introduction à la pièce par les participants au workshop 30 minutes avant le début de représentation (EN)

tarif

Adultes 20€, 8€

Jeunes 8€

Kulturpass bienvenu

Vous pouvez également réserver par
tickets@lestheatres.lu
+35247963901

Lone Wolf

An immersive movement piece

Created by Anne Simon & Isaac Bush

Focus adolescence generation

**METZ, Arsenal, le 11 oct
2024. TCHAIKOVSKY (Symphonie
n°4). Orchestre National de
Metz Grand-Est, Victor
Julien-Lafferrière
(violoncelle), Lionel
Bringuier (direction).**

Composé en 2011 par la jeune compositrice

**Caroline Shaw – la plus jeune musicienne
à recevoir le prix Pulitzer pour la
musique -, « Entr'acte » transporte
soudainement le spectateur de « l'autre
côté du miroir d'Alice ». Un destin
intrigant qui promet une expérience
musicale inédite pour les spectateurs...**

Rare au concert et pourtant d'une exceptionnelle profondeur, **le Concerto pour violoncelle d'Elgar** (1919), est incarné par le jeu du violoncelliste **Victor Julien-Laferrière**. Enfin superbe défi pour l'**Orchestre National Metz Grand-Est**, la **Symphonie n°4 de Tchaïkovski** (1878) conclut le programme : témoignage d'une existence éprouvante, où s'imposent sans ménagement le poids du fatum et la tristesse qu'il produit dans le cœur de ses victimes. Pour autant, le songe et le rêve permettent de s'en échapper, provisoirement car le Fatum revient toujours, source obsédante d'une insondable amertume... l'échec de son mariage, les angoisses d'un homme hypersensible et tourmenté transparaissent ici à demi mots... Tchaïkovski s'en explique précisément dans une lettre à son « meilleur ami » (et dédicataire de cette symphonie opus 36) : la comtesse Nadejda Von Meck, sa protectrice et mécène. La mélancolie de l'Andantino, l'ivresse du Scherzo aux épisodes décousus (ivresse de moujiks, chanson de rue, marche militaire...) semblent se résoudre dans l'élan de l'Allegro (con fuoco) final, où le compositeur rassemble ses forces et veut croire dans le réconfort de bonheurs simples comme les résonances d'une fête populaire : *« réjouis toi de la joie des autres. Il est possible quand même de vivre »*.

METZ, Arsenal, Grande Salle
Ven 11 oct 2024, 20h



RÉSERVEZ vos places directement sur la Cité musicale METZ :
<https://www.citemusicale-metz.fr/fr/programmation/saison-24-25/concert/la-symphonie-ndeg4-de-tchaikovski-1>

Durée : 2h + entracte

Crédit photo © Lyodoh Kaneko

Programme

Caroline Shaw : Entr'acte

Edward Elgar : Concerto pour violoncelle

Piotr Ilitch Tchaïkovski : Symphonie n°4

à 19h : présentation / clés d'écoute (entrée libre)

Ouverture des portes et du bar à 19h

Début du concert à 20h

**Placement numéroté, assis / Vestiaire disponible /
Restauration sur place**

distribution

Orchestre national de Metz Grand Est

Lionel Bringuier, direction

Victor Julien-Laferrière, violoncelle (ELGAR)

**CRITIQUE, concert. ANGERS
(les 22 & 26), NANTES (les 24
& 25). C. ORFF : Carmina
Burana. L. Dufy, J. Asiain,
T. Varon, Orchestre National
des Pays de la Loire, Chœurs
de l'ONPL et Universitaire de
Nantes, Sascha Goetzel
(direction).**

L'Orchestre National des Pays de la Loire – et son

directeur Guillaume Lamas – ont vu grand pour leur concert d'ouverture de saison, en affichant les grandioses "*Carmina Burana*" de Carl Orff, sur deux soirées tant à Nantes qu'à Angers. Oui, cet ouvrage se prononce au pluriel, et l'on doit lire "*les*" *Carmina burana* ou « *Chants de Beuren* » – du nom du monastère de Haute-Bavière où ont été retrouvés les manuscrits des poèmes médiévaux sur lesquels Carl Orff composa la musique en 1936.



Crédit photo © Emmanuel Andrieu

L'orchestre ligérien est dirigé par son directeur musical, **Sascha Goetzl**, avec une vigueur et un aplomb qui mettent particulièrement en valeur le caractère direct et chatoyant de l'orchestration. Le rythme, élément essentiel de la partition, est légitimement appuyé et lancinant. Quant au volume sonore, il est traité par le chef autrichien avec une dynamique très

contrastée, passant du susurrement à peine audible des **chœurs** (conjugués de **l'ONPL** et **Universitaire de Nantes**, soutenus par la **Maîtrise de la Perverie**) à l'exubérance tonitruante des cuivres et des percussions. Les nombreux choristes se tirent avec tous les honneurs des difficultés posées par la prononciation du vieux français, des moyen et haut allemands, mais surtout du latin où les consonnes se détachent clairement. La soprano colorature **Lila Dufy** possède une voix claire, irréprochable dans l'aigu, et décoche quelques fort jolies notes dans *Cour d'amours*, tandis que le baryton (breton) **Timothé Varon** et le ténor navarrais **Joaquin Asiain** (avec une voix moins belle que son collègue...) se montrent à la hauteur de leur tâche. Le premier est même un peu la vedette de la soirée, car non seulement on ne perd pas une miette des paroles, mais il est à l'aise dans tous les registres, campant avec superbe un abbé aviné ("*Ego sum abbas*"), puis en négociant parfaitement la tessiture très étendue de "*Dies, nox et omnia*".

La soirée avait débuté avec deux "mises en bouche" purement orchestrales, avec la rare "*Ouverture festive*" de **Chostakovitch** et la plus courante "*Symphonie pour instruments à vents*" de **Stravinsky** (révision de 1947) – dont la réalisation s'avère parfaite, qu'il s'agisse de la rythmique, des harmonies riches et serrées ou du mélange très réussi des timbres. La limpidité et l'évidence solaire de cette pièce fascinante sont ici parfaitement rendues.

A l'issue de la soirée, le public nantais ne boude pas son plaisir et fait un joli triomphe aux plus de 200 artistes réunis sur la vaste scène de la **Cité des Congrès** !

CRITIQUE, concert. ANGERS (les 22 & 26), NANTES (les 24 & 25).
C. ORFF : Carmina Burana. L. Dufy, J. Asiain, T. Varon,

Orchestre National des Pays de la Loire, Chœurs de l'ONPL et Universitaire de Nantes, Sascha Goetzel (direction).

VIDEO : Christian Macelaru dirige les « Carmina Burana » de Carl Orff

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 15 au 27 septembre). WAGNER : Tristan und Isolde. G. H. Jones, E. Strid, K. Stanek, T. Nazmi... M. Thalheimer / M. Albrecht.

Après avoir nous avoir enthousiasmés, ici-même au **Grand-Théâtre de Genève** dans *Parsifal* (du même **Richard Wagner**) l'an passé, **Michael Thalheimer** peine cette fois à convaincre dans *Tristan und Isolde*, dont il livre une proposition scénique à la fois lapidaire et simpliste. Comme scénographie unique (signée par **Henrik Ahr**), 260 spots lumineux qui viennent éclairer (ou pas) le plateau, avec forcément un aspect aveuglant pour le public du parterre, parfois jusqu'au désagréable. On respire quand le mur de projecteurs s'incline pour se redresser et éclairer par "au-dessus" la scène, et

l'on s'interroge sur la légitimité du procédé quand on sait que Tristan est un "*opéra de la nuit et de la mort*", surtout dans l'image finale où au lieu du néant, la scène devient aveuglante. La direction d'acteurs montrant d'abord Isolde tirer avec peine et au bout d'une corde le bateau sur lequel elle est censée naviguer, avant que plus loin, au début du III, Tristan ne reprenne à son compte le fardeau. Au II, on les voit se tailler les veines et unir leur sang, tandis que la scène finale nous montre, pendant le fameux "*Liebestod*", Isolde s'auto-égorger à grand renfort d'hémoglobine. Bref, on est loin aussi de toute la métaphysique et portée symbolique qu'appelle l'ouvrage du maître de Bayreuth...



Les chanteurs et la musique, par bonheur, nous tirent d'une certaine léthargie dans laquelle la mise en scène avait tendance à nous plonger, grâce notamment à l'Isolde fière et vaillante d'**Elisabet Strid**. D'une parfaite adéquation vocale avec le personnage, la soprano suédoise épouse chaque note,

chaque intonation, avec une beauté sonore et une facilité déconcertantes. Ses aigus sont radieux, sa musicalité sans faille, et elle arrive au fameux *Liebestod* sans trace de fatigue. Las, le tristan de **Gwyn Hughes Jones** (avec un physique et un âge antinomiques avec ceux de sa jeune et sculpturale consœur) n'a rien du *heldentenor* exigé par la rôle de Tristan, obligé de forcer sa voix dont la couleur est par ailleurs bien trop claire pour convaincre. Il parvient à bout de son terrible monologue du III après bien des efforts et ports de voix intempestifs. En Brangäne, la mezzo allemande **Kristina Stanek** crée la surprise, car de son "petit format" sort une voix puissante et rayonnante, tandis que le "grand format" de la basse belgo-marocaine **Tareq Nazmi** assure au Roi Marke l'autorité et la profondeur qu'exige son personnage. Le Kurwenal du baryton norvégien **Audun Inversen** marque les esprits, avec son timbre éclatant qui emplit sans peine le vaste vaisseau genevois. Enfin, le ténor croate **Emanuel Tomljenovic** (Le Marin, Le Berger) offre une voix claire et une belle musicalité, tandis que le français **Julien Henric** est tout simplement un luxe en Melot, l'acteur se montrant particulièrement convaincant dans sa véhémence.

En fosse, le chef allemand **Marc Albrecht** adopte des adopte des *tempi* plutôt lents – chaque acte durant ainsi environ 1h15 -, ce qui profite incontestablement à la beauté du son. L'**Orchestre de la Suisse Romande** donne, en effet, le meilleur de lui-même, de bout en bout admirable de cohésion et de clarté, avec des sonorités magnifiques. Tour à tour dramatique et nuancé, avec un rare souci du détail instrumental, Albrecht ménage un rapport parfait entre les voix et un orchestre somptueux mais jamais envahissant.

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 15 au 27 septembre). WAGNER : Tristan und Isolde. G. H. Jones, E.

Strid, K. Stanek, T. Nazmi... M. Thalheimer / M. Albrecht.
Photos (c) Carole Parodi.

VIDEO : Trailer de « Tristan und Isolde » de Richard Wagner
selon Michael Thaheimer au Grand-Théâtre de Genève

STREAMING, DANSE. TOKYO :
Aladin de David Bintley
(Ballet National de Tokyo),
du 20 sept 2024 au 20 mars
2025.

Mythe populaire, plutôt très grand public, Aladin et ses aventures prennent vie dans ce ballet merveilleux aux décors et costumes somptueux et aux effets spéciaux époustouflants. Créée par le chorégraphe David Bintley pour le Ballet National du Japon en 2008, la production a été plébiscitée par le public japonais (il s'agit ici de la 4ème reprise) et a

**gagné sa place dans le répertoire du
Birmingham Royal Ballet et du Houston
Ballet.**

**Brillant, éclectique, Bintley présente
avec brio une histoire bien connue, tout
en faisant de claires allusions (plutôt
très maîtrisées) à la forme classique du
ballet romantique propre au 19ème siècle.
C'est la partition de Carl Davis qui a
convaincu Bintley.**

L'Aladin de David Bintley mythe et féerie ... chinois

La musique évoque avec précision toutes les scènes d'action et se révèle irrésistiblement romantique pour le pas de deux. Bien que largement considéré comme une histoire arabe, le conte d'Aladin dans Les Mille et une nuits se déroule en réalité en ...

Chine. Ainsi Aladin est un descendant chinois de la vieille Arabie ; féerie moyen et extrême orientales se mêlent, incorporant éléments chinois, notamment les danses du lion et du dragon, dans des décors inspirés du monde arabe. Les décors de Dick Bird sont haut en couleurs : comme la place d'une ville arabe animée, avec ses diseurs de bonne aventure et ses marchands. Bintley, Bird et la costumière Sue Blane sont très influencés par les décors chinois, comme en témoignent le dragon et l'intérieur du palais. Les vêtements d'Aladin et de sa mère, également d'inspiration chinoise, contribuent à situer l'histoire en un carrefour culturel. Des moments de pure magie nous attendent, comme lorsque le génie de la lampe

fait son apparition dans une grotte de bijoux dansants aux côtés d'un lion chinois plus grand que nature... Avec son tapis magique avant son dénouement heureux, Aladin est un spectacle idéal pour séduire et convaincre petits et grands.

VOIR Aladin de David Bintley sur OperaVision (depuis le New National Theatre Tokyo) :
<https://operavision.eu/fr/performance/aladin-de-david-bintley>



Diffusé **le 20 septembre 2024 à 19h CET**
Disponible **jusqu'au 20 mars 2025 à 12h CET**
Enregistré le 23 juin 2024

Distribution

Chorégraphie : **Sir David Bintley**

Musique : **Carl Davis**

Aladin : Yudai Fukuoka

La princesse Badroulboudour : Ayako Ono

Le Maghrib : Masahiro Nakaya

Le Génie de la lampe : Takafumi Watanabe

Ballet national du Japon

Orchestre Philharmonique de Tokyo

Paul Murphy, direction musicale

CRITIQUE, festival. 77ème Festival International de musique de Besançon, Kursaal, le 13 septembre 2024 : « Une Saga symphonique ». Orchestre Victor Hugo Franche-Comté, Sabine Quindou (présentation), Jean-François Verdier (direction).

Le Festival International de musique de Besançon, dont c'est la 77ème (!) édition, a payé de malchance avec des conditions météo qui ont ruiné le projet de Jean-Michel Mathé, son directeur (depuis 2012), de le faire débiter par un grand concert festif et populaire, gratuit... en extérieur à la Gare d'eau, dans la boucle du Doubs. Las, il a fallu relocaliser le concert d'ouverture au Kursaal, mais là où l'on attendait 2000 spectateurs, le festival n'a pu en accueillir que 700, et une queue interminable s'est ainsi formée à l'entrée de la salle bisontine, faisant ainsi de nombreux déçus...



Pour les *Happy Few* ayant eu le sésame, la fête fut belle, et les rappels nombreux tant la soirée a su garder son caractère festif et joyeux. Bonne idée également de la part de J. M. Mathé d'avoir mis en avant l'orchestre "local", c'est-à-dire le brillant **Orchestre Victor Hugo Franche-Comté**, dirigé (depuis 2010) par l'excellent **Jean-François Verdier**. Au programme, intitulé "**Une saga symphonique**", rien moins qu'un panorama de tous les grands compositeurs classiques depuis Jean-Philippe Rameau à la très "contemporaine" **Camille Pépin** (présente dans la salle), à laquelle le festival a commandé une pièce pour l'occasion. En maîtresse de cérémonie, la journaliste et animatrice **Sabine Quindou** – avec beaucoup de didactisme et autant d'humour – s'est montrée à la hauteur de sa tâche, en n'omettant rien des événements majeurs qui ont jalonné les trois derniers siècles de la "grande" musique.

Et c'est merveille de voir comment l'orchestre s'adapte et excelle dans tous les registres, de la fameuse "Danse des

sauvages" (*Les Indes galantes*) de **Rameau** aux "Murmures de la forêt" extrait de *Siegfried* de **Wagner**, en passant par l'ouverture de "L'Italienne à Alger" de **Rossini** à un extrait de "L'Oiseau de feu" de **Stravinski**. Sous la battue toujours vive et nuancée de Jean-François Verdier, la phalange franc-comtoise montre sa versatilité, qui a donc abouti à une création d'une œuvre pour orchestre de Camille Pépin, dans la droite ligne du poème symphonique et de la musique narrative, qui entend faire écho aux bouleversements climatiques que connaît notre planète. Un ouvrage symphonique, non exempt de lyrisme et d'une certaine beauté, qui s'inscrit dans la tradition d'un Sibelius... avec quelques accents hollywoodiens !

Le Festival bisontin se poursuit **jusqu'au 22 septembre**, et accueille comme à son habitude formations et solistes les plus prestigieux, à l'instar du "National" accompagnée de la violoniste **Julia Fischer** au lendemain de ce premier concert, la Compagnie "La Tempête" et **Simon-Pierre Bestion** ayant à nouveau émerveillés les spectateurs (avec son spectacle "Brumes"), tandis que demain, 19 septembre, **Mathieu Romano** à la tête des **Siècles** feront résonner le sublime "Requiem" de Fauré (au Kursaal). Puis ce sera au tour de l'**Orchestre National de Metz** de se lancer dans une interprétation de la gigantesque *10ème symphonie* de Dmitri Chostakovitch (direction, **Adrian Prabava**), et c'est avec la non moins monumentale *3ème symphonie* de Bruckner, dirigée par **Pablo Heras-Casado** (le directeur musical du Philharmonique de Berlin !), à la tête de la phalange belge "**Anima Eterna**".

Bon vent à cette 77ème mouture du festival de Besançon !

CRITIQUE, festival. 77ème Festival International de musique de Besançon, Kursaal, le 13 septembre 2024 : « Une Saga

symphonique ». Orchestre Victor Hugo Franche-Comté, Sabine Quindou (présentation), Jean-François Verdier (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Replay du Concert d'Ouverture (« Une saga symphonique ») du 77ème Festival International de Musique de Besançon, le 13 septembre 2024

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de la Monnaie (du 11 sept au 4 oct 2025). WAGNER : Siegfried. M. Vigilius, I. Brimberg, G. Bretz... Pierre Audi / Alain Altinoglu

Lors de la conférence de presse du Théâtre Royal de La Monnaie en avril dernier, une annonce a fait l'effet d'un coup de tonnerre : Romeo Castellucci ne poursuivrait pas son projet de *Ring* de Richard Wagner à Bruxelles, jugé irréalisable dans les

contraintes budgétaires et temporelles fixées par l'intendant Peter de Caluwe. Ainsi, le projet expérimental de long métrage utilisant une « *technologie inexplorée* » pour *Siegfried* a été abandonné. Pierre Audi, actuel directeur du Festival d'Aix-en-Provence et déjà auteur d'un *Ring* audacieux il y a vingt-cinq ans à l'Opéra National des Pays-Bas, a repris les rênes du projet. Il a entièrement repensé sa vision de l'œuvre pour l'adapter à la salle intimiste de La Monnaie.

Audi assume une rupture stylistique avec le travail de Castellucci, souvent acclamé pour son audace et sa profondeur symbolique. Sa production, montée en un temps record, tient du miracle par sa justesse psychologique, son équilibre esthétique et son humour décalé. Le rocher de Brünnhilde, en noir et blanc, rappelle le final de *La Walkyrie* de Castellucci, mais Audi évite les symboles parfois alambiqués pour privilégier une narration linéaire et colorée, évoquant les contes de fées sombres de l'enfance. Une courte vidéo muette, montrant des enfants interprétant le récit dans un atelier de bricolage, ouvre l'opéra, suggérant une allégorie de l'apprentissage et de la vie.

Le récit suit un parcours initiatique, structuré autour des quatre éléments (terre, feu, eau, air), où Siegfried évolue de l'adolescence à la maturité. Audi opte pour une abstraction intemporelle, symbolisée par une météorite géante éclairée avec art par **Valerio Tiberi**. Cet objet magnétique et mouvant incarne tour à tour les écailles du dragon et les fragments d'un monde en mutation après la rencontre entre Wotan et Siegfried. Une lance-laser, rappelant le *Ring* de Harry Kupfer à Bayreuth en 1988, traverse l'espace lors de l'arrivée du Wanderer, scellant les confrontations dramatiques avant de se

briser sous les coups de l'épée Notung. Audi injecte une dose de légèreté dans ce Siegfried, notamment au premier acte où le héros, plus anxieux qu'intrépide, martyrise un sac de boxe suspendu, tandis que Mime prépare une potion sur une kitchenette ludique. La sortie de l'adolescence de Siegfried est symbolisée par l'explosion décalée d'un ours en peluche. Les décors minimalistes de **Michael Simon**, associés à une direction d'acteurs précise, rendent fluide la succession des duos dramatiques.

Magnus Vigilius incarne un Siegfried à la vaillance éruptive, mêlant inquiétude et lyrisme, face à un Mime idéalement interprété par **Peter Hoare**, dont le timbre nasillard et guttural convient parfaitement à la félonie du personnage. **Gábor Bretz** campe un Wanderer fatigué, aux graves profonds et à l'aigu légèrement poussif, incarnant un dieu en bout de course. **Scott Hendricks**, en Alberich, offre une performance vocale corsetée mais expressive, tandis que **Wilhelm Schwinghammer** impressionne en Fafner, dont la voix amplifiée évoque une terreur glaciale. **Ingela Brimberg**, en Brünnhilde, allie puissance vocale et humanité, explorant les nuances émotionnelles du personnage. **Nora Gubisch**, en Erda, apporte une présence chaleureuse, tandis que **Liv Redpath**, en Oiseau de la forêt, enchante par sa fraîcheur vocale.



L'Orchestre symphonique de La Monnaie, dirigé par **Alain Altinoglu**, livre une performance remarquable, alliant puissance tellurique et transparence chambriste, magnifiant la dramaturgie wagnérienne. Malgré quelques signes de fatigue dans les pupitres de violons au troisième acte, l'orchestre brille par sa cohésion et son engagement. Altinoglu, acclamé à juste titre, semble être le véritable metteur en scène de cette production, tant sa direction musicale imprègne chaque moment.

Le *Siegfried* de Pierre Audi, accueilli par une *standing ovation*, offre une vision à la fois onirique et humaine, permettant un plein épanouissement du flux musical et mettant en valeur une distribution homogène et talentueuse. Cette production marque un tournant dans le Ring bruxellois, passant de l'univers des dieux à celui des hommes. Bien que moins radicale que celle de Castellucci, elle séduit par sa clarté narrative et sa beauté visuelle. Les absents à cette première ont manqué un spectacle qui, malgré les circonstances difficiles, relève le défi avec brio et ouvre une nouvelle page dans l'histoire de La Monnaie.

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de la Monnaie (du 11 sept au 4 oct 2025). WAGNER : Siegfried. M. Vigilius, I. Brimberg, G. Bretz... Pierre Audi / Alain Altinoglu. Toutes les photos © Monika Rittershaus